

ment hors d'elle, qu'elle ne voyait plus que Dieu, et disait : Je ne vois que Dieu seul dans moi et hors de moi. O créature raisonnable ! je suis certaine que si tu savais pour quelle fin tu as été créée, et comme ton bonheur est Dieu seul, tout ce qui est au-dessous de Dieu te semblerait si vil, que tu ne pourrais pas seulement en souffrir la vue, afin que rien ne t'empêchât d'acquérir le fruit de l'union avec Dieu (1).

## § II.

### *De l'abnégation et de l'anéantissement de sa propre volonté.*

L'abnégation de la volonté propre est de tous les anéantissements le plus nécessaire. Notre volonté étant la reine de nos facultés, puisque Dieu a voulu laisser à l'homme la liberté qui le distingue de tous les autres êtres, il voulait de l'homme un hommage libre, tout dépend donc d'elle; si elle se trompe, les conséquences sont affreuses. Nous devons donc avant tout travailler de toutes nos forces à la régler.

Les maux se guérissent par leurs contraires : l'homme s'est perdu en s'arrachant à la volonté de Dieu, pour suivre la sienne, il ne peut se sauver qu'en suivant celle de Dieu; tout tient à cela, le salut, la sainteté, la perfection, la déification et la transformation en Dieu. La volonté de Dieu est toujours juste, sainte et parfaite; lorsque celle de l'homme s'y conforme, elle participe à toutes ses glorieuses qualités; si elle s'en sépare, elle devient la source de tous nos maux. Et quels ne sont pas les maux qu'entraîne après elle la propre volonté! sans elle il n'y a point, et il ne peut y avoir de péché.

(1) Chap. 21.

Il n'y a dans le monde rien de contraire à Dieu que le péché, tout le reste est bon et vient de Dieu, tout ce qui tient à lui devient vie, bonté, puissance et sagesse, tout est divin.

Dieu pourrait nous dire : il n'est point d'être, de vie, de bonté sans mon être, ma vie et ma bonté, il ne doit donc point y avoir de volonté sans ma volonté; tous les êtres ne sont qu'un dans le premier Être, toutes les vies qu'une seule vie dans la Vie première, tous les biens un seul bien dans le souverain bien; de même toutes les volontés ne doivent être qu'une volonté dans celle de Dieu, tout ce qui est contraire est mort. L'enfer est peuplé de personnes qui n'ont été condamnées que pour avoir suivi leur propre volonté; et que peut-il y avoir en enfer que ceux qui n'ont pas voulu se conformer à la volonté de Dieu, la propre volonté a fait l'enfer, les démons et les damnés.

Saint Bernard, dit dans la même pensée : « qu'est-ce « que Dieu peut haïr ou punir si ce n'est la volonté « propre? Qu'il n'y ait point de propre volonté, il n'y « aura point d'enfer, parce qu'il n'y aura pas de péché. « Ce feu vengeur pourrait-il agir sur autre chose que « sur la volonté propre, puisque la volonté fait le pé- « ché (1)? » Le même Père ajoute : « Cette volonté « propre est une bête cruelle, un animal sauvage, une « louve enragée, une lionne furieuse, une lèpre horrible « qui s'attache à toutes les parties de l'ame; il faut se « plonger dans les eaux du Jourdain pour en être purifié, « imiter celui qui n'est pas venu sur la terre, pour faire « sa volonté; mais comme il dit à son Père au milieu des

(1) Quid punit aut odit Deus præter propriam voluntatem? cesset voluntas propria, et infernus non erit : in quem enim ignis ille desæviet, nisi in propriam voluntatem? *Serm. 3. de Resurrect. Domini.*

« plus violentes douleurs : que votre volonté soit faite et non la mienne (1). »

Mais ce n'est point assez à la volonté propre de nous faire du mal, elle attaque Dieu même. « Quelle est donc, dit le même saint, cette fureur de la volonté propre qui attaque même la divine majesté de Dieu? Que les esclaves de leur volonté l'entendent et frémissent : voulant être à elle, cette malheureuse volonté se soustrait à l'obéissance de celui qui est son souverain Seigneur; mais ce n'est point assez de cet outrage, elle enlève et dévore autant qu'il est en son pouvoir tout ce qui appartient à Dieu. Quelles bornes la propre volonté pourrait-elle donner à ses désirs? je le dis hardiment, le monde ne saurait lui suffire (2). Mais si la volonté propre ne s'arrêtait qu'à cela! mais elle attaque le Créateur lui-même, elle voudrait en quelque sorte l'anéantir, elle voudrait que Dieu ne pût pas punir ses péchés, ou qu'il ne le voulut pas, ou qu'il ne les connût pas, en un mot elle voudrait que Dieu ne fût pas, ou qu'il fût impuissant, injuste ou insensé. » Qu'y a-t-il de plus exécrationnable que de vouloir ôter à Dieu, sa puissance, sa justice, et sa sagesse (3).

(1) Hæc est crudelis bestia, fera pessima, rapacissima lupa, et læna sævissima; hæc est immundissima lepra animi, propter quam in Jordane mergi oporteat. et imitari eum qui non venit facere voluntatem suam; unde et in passione, non mea, inquit, voluntas, sed tua fiat. *Ibid.*

(2) Porro voluntas propria quo furere Dominum majestatis impugnet audiant et timeant servi propriæ voluntatis, primò namque seipsam subtrahit et subducit ejus dominatui, cui tamquam auctori servire jure debuerat, dum efficitur sua: sed numquid contenta erit hac injuria? addit adhuc et quod in se est, omnia quoque, quæ Dei sunt, tollit et diripit: quem enim modum ponit humana cupiditas? dico fiducialiter, nemini, qui sit in propria voluntate, posset universus mundus sufficere. *Ibid.*

(3) Sed utinam vel rebus istis esset contenta, nec in ipsum, horribile dictu! desæviret rectorem. Nunc autem, quantum in ipsa est, Deum perimit voluntas propria; omnino enim vellet Deum peccata sua aut vindicare non posse, aut nolle, aut nescire; vult ergo eum non esse Deum,

il faut nous délivrer de la peste de notre propre volonté, dit sainte Catherine de Gènes : elle est si fine, si subtile, si malicieuse, si profondément enracinée en nous; elle se couvre de tant de belles apparences, apporte tant de raisons pour se défendre, qu'il semble véritablement que c'est un démon. Si nous ne lui obéissons pas d'une manière, elle nous offre de beaux prétextes pour lui obéir d'une autre : C'est la charité, la nécessité, la justice, la perfection; c'est pour trouver quelques consolations spirituelles, pour conserver sa santé, pour donner une bonne édification au prochain, pour montrer une douce condescendance à ce qu'il demande. Cette volonté propre est si rebelle à Dieu, qu'il est obligé, pour la forcer, d'employer les flatteries et les caresses; il est obligé de lui promettre des choses beaucoup plus grandes que celles qu'elle quitte, lui donner des grâces bien plus savoureuses que les choses dont elle se prive, parce qu'il sait bien, que cette volonté est tellement portée aux choses sensibles, qu'elle ne s'attacherait à rien, si elle ne voyait ailleurs le centuple; encore chercherait-elle à s'enfuir pour jouir de son indépendance, si Dieu par sa miséricorde ne la retenait avec le lien de quelque puissante grâce (1).

Puisque la volonté propre est la cause de tant de maux, la source de tous les péchés, le principe de toutes nos misères, qu'elle nous conduit infailliblement à notre damnation, nous devons faire tout ce qui est en notre pouvoir pour l'anéantir; il faut que la volonté de Dieu et la nôtre ne fassent qu'une volonté, de manière que Dieu puisse dire de notre ame, ces paroles qu'il dit par Isaïe : *tu ne seras plus appelée délaissée* à ta propre volonté,

quæ, quantum in ipsa est, vult eum aut impotentem, aut injustum esse, aut insipientem. Crudelis planè et omnino execrabilis malitia, quæ Dei potentiam, justitiam, sapientiam perire desiderat. *Ibid.*

(1) En sa vie chap. 12.

mais ma volonté est en toi (1). *Ne va pas à la suite de tes desirs*, dit le Saint-Esprit, *et détourne-toi de ta volonté* (2). Saint Basile, dit à ses religieux dans sa règle : le Religieux ne doit pas avoir un instant la disposition libre de sa personne, et agir en quoi que ce soit par sa volonté propre. L'instrument ne se donne aucun mouvement en l'absence de l'ouvrier, le Religieux ne peut se mouvoir que par l'ordre de son supérieur (3). Un Religieux, demande-t-il ailleurs, peut-il sans permission s'abstenir pendant un certain temps de quelque viande, ou de quelque boisson ? il répond : Notre-Seigneur ayant dit : *je ne suis pas venu pour faire ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé*, il est dangereux de suivre sa propre volonté, dans quelle chose que ce soit (4).

Dieu dit à sainte Catherine de Gènes : Je veux que tu éprouves ce que c'est que d'être soumise et de n'avoir point de volonté propre ; pour cela je veux que tu t'assujettisses à toutes les créatures ; tu travailleras pour pourvoir à tes besoins, (c'était cependant une dame de haute condition) quand tu seras appelés pour faire des œuvres de charité envers les pauvres et les malades, quels qu'ils soient, je veux que tu y ailles toujours sans jamais refuser, et tu feras alors tout ce que je t'inspirerai, tu rendras aux malades toutes sortes de services, même les plus répugnans, tu laisseras tout pour aller promptement où on t'appellera, sans considérer qui t'appelle et pourquoi il t'appelle. Je ne veux pas qu'il y ait le moindre choix de ta volonté, il faut que la volonté des autres soit ta volonté et que tu ne fasses jamais la tienne (5).

(1) Non vocaberis ultra, derelicta... sed vocaberis, voluntas mea in ea. *Cap. 62. 4.*

(2) Post concupiscentias tuas non eas, et à voluntate tua avertere. *Eccl. 18. 30.*

(3) *Consit. monast. c. 27.*

(4) *Regul. brev. Inter. 137.*

(5) *Liv. 4. du Dial. ch. 18.*

Saint Jérôme dit à Rustique ne faites pas ce que vous voulez, mangez ce qu'on vous donne, prenez les habits qu'on vous apporte (1). Dans la règle qu'un ange apporta à saint Posthume, le premier article commandait l'abnégation de sa propre volonté, et l'obéissance aux supérieurs et aux anciens, mais dans la neuvième elle commandait l'obéissance aux égaux et aux inférieurs. Si une épine était entrée dans le pied nu, on ne pouvait la tirer sans la permission de son supérieur ; passant près d'une rivière, accablé de chaleur mourant de soif, on ne pouvait boire sans demander la permission à son compagnon, quoiqu'il fût beaucoup plus jeune (2). L'abbé Poemen disait, au rapport de Ruffin : ne suivez jamais en rien votre volonté, faites toujours celle des autres. Il donnait lui-même l'exemple de ce qu'il commandait ; il n'agissait jamais par son propre mouvement ; son bonheur était de suivre celui des autres (3).

Saint Anselme, archevêque de Cantorbéry, exilé pour avoir soutenu, contre le roi et les évêques, la cause du Saint-Siège, demanda au Pape Urbain II un homme à qui il pût obéir et dont il pût suivre en tout la volonté. Le pape, approuvant et admirant cette demande, lui donna Edinère, domestique et secrétaire de l'archevêque, et celui qui a écrit sa vie. Saint Anselme observait si exactement ses ordres, s'assujétissait si pleinement à sa volonté, que quand Edinère lui ordonnait de se coucher il obéissait ; il n'osait pas même changer de posture dans son lit sans permission ; le fait paraît incroyable, si le cardinal Baronius ne l'avait pas inséré dans ses annales (4).

(1) Non facias quod vis, comedas quod juberis, vestiare quod acciperis. *Epist. 4. ad Rustic.*

(2) *Apud Rosweyd. lib. 1. in vita B. Posthum.*

(3) *Ibid. lib. 3. n. 149.*

(4) *Apud Baron. anno Chr. 1098. n. 2.*

Le saint abbé Pynufius, dont nous avons parlé dans le livre des élus, est encore un exemple frappant du parfait anéantissement de la volonté. Supérieur, malgré lui, d'un très-grand nombre de Religieux en Egypte, aimant infiniment mieux obéir que commander, enviant à ses inférieurs, la gloire, la sûreté, les avantages, le repos de la soumission, prit la résolution de quitter sa charge sans en rien dire à personne, pour aller dans quelque monastère éloigné jouir du bonheur de l'obéissance. Il se déroba de son monastère à l'insu de tous ses Religieux, et se dirigea vers les extrémités de la Thébaidé; il mit bas son habit de religieux pour prendre celui d'un séculier, et arriva au célèbre monastère de Tabenne, qu'il regardait comme le plus régulier, et où il croyait pouvoir vivre plus inconnu, parce que c'était le monastère le plus éloigné du sien, et qu'il y avait une plus grande multitude de Religieux. Il se présente à la porte, se met à genoux et demande à tous les frères qui entraient ou sortaient la grâce de vouloir bien obtenir pour lui l'entrée de la maison. Après avoir postulé long-temps, il est enfin reçu et mis au jardin pour le cultiver, sous la conduite d'un autre Religieux bien plus jeune que lui; transporté de joie d'avoir enfin trouvé le temps et les moyens d'exercer à son aise l'obéissance qu'il aimait tant, il obéit exactement à tout ce qu'on lui commandait pour le soin du jardin. Il fut ainsi trois ans caché et inconnu, ne s'occupant qu'à faire la volonté des autres; mais ses Religieux, extrêmement affligés de son absence, s'étaient dispersés dans toute l'Egypte pour le chercher; il en arriva un à Tabenne qui après l'avoir bien considéré le reconnut enfin, mais avec beaucoup de peine, à cause de la pauvreté de son habit et du genre de ses occupations; car il sarclait le jardin et portait du fumier sur ses épaules. Le Religieux, ravi de joie de l'avoir trouvé, et encore plus d'admiration en voyant l'état d'abjection où il s'était réduit, se jeta à ses genoux. Tous les

Religieux du monastère furent fort étonnés de le voir dans cette posture devant un pauvre veillard qu'ils regardaient encore comme novice et qui, pour avoir embrassé l'état religieux si tard, passait pour le rebut de la maison. Ayant appris son nom qui était en grande vénération parmi eux, il lui firent mille excuses du traitement qu'ils lui avaient fait. Saint Pynufius, pénétré de douleur d'avoir été retiré de cet heureux état par la malice du démon, et de n'avoir pas été digne de finir ses jours dans l'obéissance, retourna à son monastère avec son Religieux, où il reprit sa charge de supérieur. Ceux-ci le gardaient et le veillaient avec grand soin, ils avaient toujours peur qu'il leur échappât; mais il trompa leur vigilance, s'enfuit pendant la nuit, monta sur un vaisseau, pour chercher des lieux inconnus où l'on n'eût jamais entendu parler de lui. Le vaisseau aborda en Palestine, Pynufius vint, dit Cassien, dans notre monastère au faubourg de Bethléem; mais il n'y fut pas long-temps; quelques Religieux d'Egypte, étant venus par dévotion, le reconnurent et firent tant par leurs prières qu'ils le ramenèrent à son monastère (1).

Saint Dosithée, jeune gentilhomme, nourri délicatement dans le monde, nous a donné un exemple frappant de l'abnégation et de l'anéantissement de la volonté propre. Religieux au monastère de l'abbé Seride, il fut missous la conduite de saint Dorothée qui, avec beaucoup de prudence, le fit arriver en très-peu de temps au comble de la perfection. L'abnégation et l'anéantissement de sa volonté étaient l'objet de toute l'attention du maître. Il faisait mourir et anéantissait son disciple de telle manière, que celui-ci n'aurait pas fait le moindre mouvement sans la permission de saint Dorothée. Il vécut ainsi cinq ans en religion sans faire une seule fois sa volonté propre.

(1) Lib. 4. c. 30.

Etant malade de la maladie dont il mourut, qui était une phthisie et un crachement de sang, une personne vint le voir et lui conseilla des œufs frais ; aussitôt la nature, qui ne voulait pas mourir, fut bien aise de prendre ce remède, espérant quelque soulagement à son mal ; mais comme l'esprit de ce saint malade s'attachait trop à cette pensée, il la communiqua à saint Dorothee, et lui dit : mon père, on m'enseigne un remède qu'on m'a dit excellent pour mon mal, mais comme mon esprit s'y porte avec trop de force, je vous prie, avant que je ne vous déclare ce que c'est, de me promettre que vous ne me le donnerez pas. Saint Dorothee le lui promit ; le malade dit alors que c'était des œufs frais, mais qu'il le suppliait de nouveau de ne lui en point donner. Eh bien, dit saint Dorothee, puisque vous le voulez ainsi, que vous aimez mieux faire à Dieu le sacrifice de votre volonté et d'une espèce d'entraînement que vous éprouvez d'user de ce remède, vous ne l'aurez pas. Tel était l'exercice continu de saint Dosithee. Dans le premier traité que son sage directeur, saint Dorothee donna à ses Religieux sur l'obéissance et l'abnégation de la volonté propre ; il leur donne son cher disciple pour exemple : considérez, je vous prie, mes frères, leur dit-il, quels progrès fait faire l'abnégation de la volonté propre, à quel degré de perfection elle élève une ame ; nous le voyons dans le bienheureux Dosithee, qui, par la pratique exacte et continue de cette vertu, a atteint le plus haut degré de la sainteté, après une vie mondaine et libertine, et n'ayant pas même entendu parler de Dieu. Efforçons-nous d'imiter cet exemple, faisons mourir notre propre volonté ; car vivante, elle est la source de tous nos maux, et morte, elle est la source de tous nos biens.

## § III.

*Ce que Dieu fait pour anéantir une ame.*

Comme l'homme par sa nature dépravée et l'amour désordonné qu'il se porte veut se voir en tout, et rapporter toujours tout à lui, il faut pour se guérir de cet aveuglement et arriver à la perfection, se dépendre et se détacher de tout, rapporter tout à Dieu, lui immoler tout son être ; pour cela il faut qu'il meure entièrement à lui-même, et qu'il s'anéantisse.

Dans le dessein que Dieu a de rendre l'homme parfait, d'achever son ouvrage, il se sert de tous les moyens pour détruire ce mauvais penchant de la nature. Lorsque l'homme jouit des honneurs, il l'anéantit par les opprobres ; dans les richesses, il le mate par la pauvreté. Au milieu des plaisirs il lui fait sentir la pointe aigüe de la douleur ; il envoie les maladies lorsqu'il jouit de la plus brillante santé ; dans les lumières, les ténèbres ; la désolation, au milieu des jouissances ; enfin, il n'est aucune inclination de notre nature qu'il ne pulvérise. C'est ainsi que Dieu travaille continuellement dans l'homme pour le vider de lui-même, et le rendre capable de sa plénitude divine et de l'union intime avec lui ; car c'est en cela que consiste sa perfection et sa félicité. Nous sommes entre les mains de Dieu, comme un bloc de marbre entre celle du sculpteur ; le marbre tiré de la carrière est par lui-même brut et informe ; cependant, on peut en tirer une belle statue. L'homme par sa nature est terrestre et vicieux ; on peut cependant en faire quelque chose d'excellent. Il y'a dans le marbre une infinité de belles statues, il ne faut que les y trouver ; plus l'ouvrier sera habile, plus il les trouvera aisément. L'homme, tout terrestre et tout brut qu'il est, peut recevoir une très-grande perfection ; il